

AVANT-PROPOS

L'avar appartient au groupe avar-andi-dido des langues caucasiennes du Nord-Est. Il est parlé au Caucase (Daghestan) par environ 300.000 locuteurs et en Anatolie par quelque 10.000 émigrés, fixés depuis plus d'un siècle sur le territoire de l'Empire Ottoman. C'est parmi ces derniers que j'ai travaillé depuis 1966, à Istanbul et dans les villages de Güney, Esadiye et Sultaniye, non loin de Yalova. Le dialecte décrit dans ce livre est une variété de khunza très proche de celui qui a servi de base à l'avar "littéraire", langue officielle au Daghestan. Il s'en écarte toutefois par bien des traits: les principaux d'entre eux sont signalés ici avec la mention "av. litt." (= dialecte avar reconnu comme langue littéraire). En réalité, l'avar d'Anatolie comme celui du Daghestan se répartit entre plusieurs groupes dialectaux, eux-mêmes composés de nombreux dialectes. Ceux-ci à leur tour réunissent d'innombrables parlers, parfois limités à un groupe de "maisons" (au sens caucasien du terme), voire même à une seule "famille". Cette situation n'est pas le fruit de l'exil: le particularisme linguistique n'a rien perdu de sa vigueur, et les villages anatoliens qui surplombent la Marmara témoignent de la même diversité que les "aouls" perdus dans les hautes vallées du Daghestan.

La langue décrite ici est pour l'essentiel celle que m'ont enseignée Ali Nahabash et les siens: c'est ce que je nomme le "dialecte AN". Mes maîtres AN sont bilingues: outre le khunza, avar du nord, ils pratiquent le tchokh, avar du sud (groupe andalal), très différent du précédent. Cette diglossie explique sans doute plusieurs des traits qui distinguent leur parler du khunza proprement dit (je les signale, le cas échéant, sous le nom de "tchokhismes").

Les autres habitants de Güney usent d'une variété de khunza beaucoup plus proche de l'avar "littéraire". Chaque fois que de telles précisions me paraissent utiles, j'indique les caractères qui leur sont propres, avec la mention "Güney", ou "une partie de Güney". Car là encore l'uniformité demeure une vertu inconnue, comme elle l'est chez la plupart des Caucasiens, et il faut distinguer plusieurs parlers. L'un d'eux n'est pratiqué que par une seule "maison"; je le baptise "parler du sénateur", car mon maître en ce domaine est le sénateur à vie Emanullah Tchelebi.

Sauf mention contraire, les faits décrits dans ce livre sont propres au dialecte AN. Tous les textes publiés ici m'ont été dictés par Ali Nahabash lui-même, entre 1966 et 1971; ils ont été ensuite revus avec mes amis de Güney et améliorés sur bien des points. Les récits I, IV et V relèvent du répertoire international: ils n'ont rien de particulièrement caucasien. Les textes II et III, en revanche, appartiennent en propre au Caucase, et au plus vieux Caucase. Ce sont des adaptations - à vrai dire très serviles - de légendes épiques nartes. L'original en est kabarde, caucasique du Nord-Ouest. Les noms des héros, purement arbitraires, sont dus à la fantaisie de l'adaptateur. Pour le contenu et la comparaison, on se reportera à G. Dumézil, *Romans de Scythie et d'alentour*, Paris, 1978, p.94-95, 252-253, où l'on trouvera toutes les références souhaitables. Le dernier texte, VI, fait partie des anecdotes proprement tchokh.